

12' 2013'

IL FAUT QU'ON PARLE'

ANGÉLIQUE DEL REY'  
DÉNATURÉS ?

**Angélique Del Rey, enseignante en philosophie, a signé en 2013 la « Tyrannie de l'évaluation » aux éditions La Découverte. Elle a co-écrit plusieurs ouvrages avec Michel Benasayag, dont « Eloge du confit » (2007). Elle a écrit ce texte spécialement pour IFKP #5.**

Quand j'étudiais la philosophie dans les années 1990, l'un des lieux communs était que la "nature" n'existait pas : un pur fantasme de l'esprit humain en quête d'inexistantes normes universelles... Ce lieu commun était tellement fort que ne pas y adhérer vous

faisait passer, au mieux pour un écolo naïf, au pire pour un dangereux fasciste. Pour ma part, sans me retrouver pour autant dans ces deux extrémités, je n'adhérais pas audit "topos" (comme on disait alors à propos de ces idées à ne surtout pas interroger), et toujours des questions dans ce genre me taraudaient : pourquoi serions-nous des êtres d'exception ? Pourquoi ce que nous appelons "culture" ne serait pas une condition partagée avec les animaux ? Et surtout, comment peut-on penser que la culture fait *tout l'homme* ?

Certes, savoir ce que nous serions par "nature", ou encore ce qu'est la nature indépendamment de l'intervention humaine n'est pas chose aisée. Pour ne prendre qu'un exemple, en France, plus aucune forêt n'existe qui n'ait été plantée par l'homme... La difficulté tient à ce que la "nature" est généralement le fruit d'une certaine transformation culturelle. Dans le cas de la forêt plantée, on pourrait faire valoir que l'intervention humaine ne va pas jusqu'à

créer "ex nihilo" le principe selon lequel les arbres poussent. Soit. Mais jusqu'à quel point cela reste-t-il vrai quand on introduit par exemple des gènes d'animaux dans le patrimoine génétique d'une plante (pour la rendre plus résistante, moins nocive, ou autre utilité de ce genre) ? Et s'il n'est pas possible de saisir l'essence du "naturel" derrière les transformations techniques, qu'est-ce qui permet de dire que ce geste a *dé-naturé* la plante ?

Du reste, la notion même de "nature" a été l'objet de conceptions différentes ainsi que de redécoupages successifs en fonction des différentes cultures qui tentaient ainsi de se définir. La nature, pour les Grecs de l'Antiquité, est une chose vivante, ce qui "naît de soi-même" (d'où le terme de nature), comportant en soi son principe de mouvement : l'homme fait alors partie de la nature. Par la suite, avec la naissance de la Modernité, la nature se vide de tout principe vivant et devient cette matière inerte, cet objet, que l'intelligence humaine trouve à sa

12' 2013'

## IL FAUT QU'ON PARLE'

### ANGÉLIQUE DEL REY' DÉNATURÉS ?'

disposition, et dont ledit "sujet conscient", tellement supérieur en dignité, peut faire ce qu'il veut du moment qu'il en comprend assez les mécanismes pour obtenir des effets contrôlés. Jusqu'à ce que l'époque contemporaine, *notre* époque, finisse par nier l'existence même d'une "nature", affirmant que celle-ci est une construction de l'esprit humain cherchant vainement (et non sans perversité) des normes sur lesquelles fonder ses actions.

Il n'en reste pas moins que, et à l'époque où je faisais mes études c'est peut-être cette pensée qui insistait le plus : se demander ce qu'est la nature, au point de douter de son existence, c'est nécessairement présupposer que l'homme en est distinct. *Il n'en fait pas partie*. Serait "nature" ce que l'homme n'aurait pas transformé, comme si les transformations dont il est l'auteur étaient d'une "nature" totalement différente de celles des autres animaux. Bref, l'homme est un *être exceptionnel*. Dès lors qu'il

est intervenu, lui, dans le monde, pour le transformer, celui-ci acquiert un statut différent, *transcendant* : celui d'un "monde cultivé".

Cette "exception humaine" a été, il faut le dire, beaucoup remise en question ces derniers temps. Et sans doute la prise de conscience de l'horreur que représente notre traitement des animaux, ainsi que celle de la lamentable disparition des espèces conséquence d'une crise écologique provoquée par l'homme y sont pour quelque chose...

Mais ces phénomènes peuvent sans conteste aussi renforcer l'idée d'une exception humaine... fusse-t-elle affectée d'un signe négatif ! C'est donc un autre phénomène qui explique cette remise en question : l'homme lui-même s'est trouvé pris au piège de son traitement de ladite "nature" et s'est mis à se traiter lui-même comme de la ressource, un "fond" à exploiter sans réserve... Ce retournement dévoile le fait que les dimensions dites culturelles ne sont pas sous contrôle humain, et qu'elles possèdent en

elles-mêmes une certaine autonomie. Elles se présentent sous la forme de "macro-processus" qui ont notamment pour effets de déterminer le comportement humain, mais aussi celui des bêtes, ainsi que de modifier les processus organiques. Par exemple, une langue possède comme le disent les linguistes une structure propre, modelant le cerveau de ceux qui la parlent, déterminant leur découpage du monde, leurs sentiments, cadrant leurs relations, etc. Une technique donnée, comme par exemple la technique d'élevage industriel, détermine le comportement des humains qui produisent à son service, affecte les bêtes, de leur naissance à leur mort, ainsi que leur patrimoine génétique, l'évolution des espèces, sans parler de leurs relations aux humains...

Or cette autonomie est-elle toujours de même nature ? Une langue vernaculaire détermine-t-elle le comportement des gens qui la parlent de la même façon qu'un parler

12' 2013'

## IL FAUT QU'ON PARLE'

### ANGÉLIQUE DEL REY' DÉNATURÉS ?'

mondialisé comme le “globish” aujourd’hui ? Un mode d’élevage traditionnel détermine-t-il la relation homme/bêtes de la même façon que l’élevage industriel ? Une économie territorialisée détermine-t-elle les échanges humains de la même façon que la macro-économie néo-capitaliste ? Il est évident que non... Mais la question est : comment expliquer que la culture OGM, l’élevage industriel de porcs, la vision des employés d’une entreprise comme “une somme de compétences, un capital cognitif global” apparaissent à beaucoup d’entre nous comme “dénaturants” ? *Qu’y a-t-il de vrai là-dedans ?*

Revenons à ceci : l’idée de nature est toujours couplée à une culture qui s’en sert pour se définir, se donner des limites... *ou pas*. Or précisément, tout réside dans ce “ou pas”. Car une culture qui se débarrasse de l’idée de “nature”, c’est une culture qui en est arrivée à se passer de toute idée de limites. Une culture pour laquelle “tout est possible”, du moment qu’on a trouvé

le moyen de le réaliser. Les possibles ouverts par la technique n’ont plus, dans cette culture-là, de limites pensées ou posées par d’autres domaines : religieux, moral, politique, économique... Dans cette culture, tout ce qui est techniquement possible devient en quelque sorte obligatoire, et c’est la morale, la religion, l’économie, la politique, qui doivent se plier aux nouvelles normes introduites par la puissance technique. Or ceci a en particulier pour effet d’imposer à toutes les dimensions de la vie aussi bien culturelle que sociale, animale ou simplement biologique, le format de l’*artefact*. Le drame du porc élevé en batterie est le même que celui de l’employé d’une entreprise néolibérale : *on le traite comme une machine*. On l’empêche de se comporter comme un vivant. En termes plus philosophiques, on lui refuse le statut d’*organisme*, au sens d’une totalité qui ne saurait être réduite à une somme d’éléments simplement mus par des mécanismes

transparents et explicables.

L’époque est réductionniste. Pour elle, pour nous, il n’y a certes pas de nature, mais c’est qu’il n’y a pas non plus vraiment de culture. Pas plus que d’homme, celui-ci se trouvant réduit à un ensemble de fonctions dispersées, modulaires, qui comme le disent certains critiques, le *simplifient*, le contraignant à rentrer dans des comportements mécaniques, programmés ou programmables. L’homme de la “culture” occidentale post-moderne est entré dans un devenir-machine dont la négation de toute nature n’est qu’un symptôme.

Or comment résister à cela, s’il est vrai que *l’on ne fabrique pas la vie par addition d’éléments* : on ne refait pas du lien par “développement de culture”, on ne crée pas du désir par acquisition de compétences, on ne fabrique pas des récits pour “ré-enchanter le monde”, on ne sauve pas les animaux par adhésion à des régimes alimentaires qui additionnent les

12' 2013'

IL FAUT QU'ON PARLE'

ANGÉLIQUE DEL REY'  
DÉNATURÉS ?'

nutriments, etc. Comment résister, si seule la vie engendre la vie, mais qu'à la fois celle-ci perd en diversité, en dimensions, en épaisseur ? Comment retrouver lien, désir, formes, sens, cultures, si ces dimensions émanent d'un principe organique d'intégration qui est précisément ce que combat l'*artefactualisation* du monde ? Tel est notre problème.